

éditorial

Venant d'Autun, j'arrive à Avallon par Quarré-les-Tombes. J'ai passé Chissey, Alligny, Dun-les-Places et traversé, dans le même roulis d'ombres et de clairières, la haute couture du bocage ajusté aux hanches des collines : défilé ondulant de vallées où gloussent des rigoles, clapotent des ruisseaux auxquels pendeloquent parfois quelques lacs et quelques étangs...

C'est à peine si je tiens la barre de mon véhicule porté par les ressacs de trois départements. Je connais l'écriture de nos routes sur le bout du volant : leurs pleins et leurs déliés, entre pluie et beau temps. A chaque virage, tout change et rien ne change. Pourtant, cette moutonnante monotonie ne me lasse jamais. Je m'y aiguise l'œil. J'en cherche l'harmonie.

Passé les étangs de Marrault, je n'ai plus que quelques tournants en tête avant de retrouver une fugace impression d'enfance : une ville posée sur des jardins, en contre-plongée, une ville où, avec le Cousin, le Morvan vient se casser les dents.

Ainsi, de ce côté-ci, Avallon serait le dernier rempart de mon pays, la porte de nouvelles lumières, le quai ultime d'une île couverte de pommiers dont les arcanes de l'étymologie nourrissent le rêve. Je m'arrête à deux doigts de faire débarquer le roi Arthur et le reste chevelu de sa horde !

C'est un tout autre jour. J'arrive de Chalon filant vers Joigny porté par une quelconque urgence professionnelle. Je passe Saulieu. La houle de la route se creuse un peu jusqu'à Rouvray puis le monde se simplifie. A ma gauche, l'horizon ondule vaguement, se tricote, se maille vers ce Morvan « bossillé » évoqué par Vauban. A ma droite, souffle un air de pleins champs, une sorte d'Auxois sans bosses, que je sais être l'écharpe de la Terre-Plaine. Cette fois, la route glisse, dévale vers Avallon dont l'aile industrielle déploie ses rémiges au mitan des prés.

Avallon, éperon rocheux, côté jardins, a des airs de vallée, côté grandes routes ! Quels actes se jouent dans cette ville aux deux visages ?

Je gare ma voiture. Me voici, une main sur la hanche, en tête à tête avec la statue du ci-dessus Sébastien Le Prestre. Cet homme aussi est à double face. Est-ce le grand guerrier ou le petit campagnard de Saint-Léger qui me regarde ?

Sous l'autorité du grand homme, le chemin à suivre s'impose alors comme une évidence. Le cœur de la ville s'ouvre par la grande rue qui, en un clin d'horloge, bascule dans la rue Bocquillot.

Passées les dentelles de Saint-Lazare, je sors discrètement par la petite porte. Un long moment je reste là, suspendu au-dessus des jardins, en équilibre, ne sachant si je vais revenir sur mes pas, lentement, pierre à pierre, ou alors, discrètement, m'envoler par les collines...

J'ai en tête un texte de la fin du Moyen-Age qui dit qu'Avallon était alors entouré par une haie, très précisément par « une bouchure de paulx et d'épines ». ... J'ai plaisir à penser que la mémoire de cette haie, tressant ses liens entre la ville et les champs, filigrane d'alliances et d'adversités émietées par les siècles, à mi-chemin entre ce qui germe et ce qui se bâtit, n'est que l'esquisse des lauriers d'une ville de pleine culture et de pleine activité, une ville en équilibre posée sur ses jardins...

Flâneurs, parmi ces pages, toutes rédigées dans l'élan du bénévolat, voyageurs qui arrivez à Avallon avec ou sans bagages, en touriste ou en amoureux, ce qui est égal, puisiez-vous partager le plaisir d'effleurer un instant l'intimité et la poésie de cette ville doublement attachante !

Pierre Léger

